



BPU Neuchâtel x



1031102781

LU 100

LE RAMEAU DE SAPIN

ORGANE DU CLUB JURASSIEN.

PREMIÈRE ANNÉE.

1866.



NEUCHÂTEL.

BUREAU DU RAMEAU DE SAPIN.

— 1866 —

Le Rombeau de Sapin

Organe du Club jurassien.



Neuchâtel. 1866.



Le rameau de Sapin.

Organe
du Club jurassien

1^{re} Année.

Neuchâtel, 1 Janvier 1866.

N° 1.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 1.50. par an, chez M. Louis Perrier, stud. à l'École, à Neuchâtel, et M. Durra lithog., ou en s'adressant aux Comités des sections du Club jurassien neuchâtelois.

A NOS LECTEURS.

Un des plaisirs les plus vifs que l'on puisse goûter dans un pays accidenté comme le nôtre est l'étude des phénomènes que la nature si riche et si variée nous présente de toutes parts. Il y a dans ce commerce intime avec les œuvres du Créateur une source de jouissances inépuisables qu'aucune description ne vient jamais troubler et qui forment un précieux contrepois aux préoccupations fiévreuses de la vie actuelle. Les hommes d'intelligence et de cœur qui ont fait de telles recherches ne parlent qu'avec émotion des heures qu'ils y ont consacrées et les comptent parmi les plus belles de leur existence.

Diriger les goûts des jeunes gens vers ces jouissances élevées, les habituer à l'observation réfléchie des œuvres de Dieu, pour en découvrir le plan admirable, les encourager à suivre une voie dont le but est leur développement intellectuel et moral, voilà un des plus grands services qu'on puisse leur rendre. C'est sous cette inspiration que s'est fondé dans notre Canton le Club jurassien, dont plusieurs sections sont en pleine activité depuis six mois. Mais l'activité même de ces sections a fait naître un besoin que l'on ne soupçonnait guère dans l'origine. Ceux qui ont ouvert un sillon désirent savoir ce que font leurs collègues, dont une montagne les sépare; ils veulent communiquer leurs découvertes, mettre en commun les acquisitions et les conquêtes de tous, et former ainsi un fonds social où chacun apporte sa part, mais dont chacun a sa part, réalisant ainsi la belle devise des premiers confédérés: Un pour tous, tous pour un.

Pour établir ce lien entre les sections, on a songé à fonder un petit journal bien modeste, dont ce premier numéro est un spécimen et qui s'efforcera de réaliser le but que l'on vient de développer. Dirigé par les membres du Comité central, mais alimenté par les travaux des sociétaires et par des communications de professeurs distingués qui ont promis leur concours bienveillant, il ira porter la sève, du tronc aux branches les plus éloignées, et contribuera à établir dans notre société cette unité d'action, de vues et de direction si nécessaire au succès de notre entreprise. Puisse cette humble publication, dont le prix est accessible à toutes les bourses, trouver un accueil sympathique, non seulement auprès des membres du Club du Jura, mais auprès de ceux qui n'en font pas encore partie et qui sont unis à nous par les liens du travail et d'un amour ardent pour notre chère patrie. Puisse le rameau de Sapin atteindre les vallées les plus éloignées, les écoles les plus à l'écart et malgré les rigueurs de l'hiver, faire étinceler sa verte verdure comme un salut cordial adressé à la jeunesse généreuse par des jeunes gens studieux et dévoués.

Au nom du Comité central. Dr. Guillaume, Ls. Favre prof. H. S. Andrieux pharmacien.

Neuchâtel, 14 Décembre 1865.

Louis Perrier, Louis Delachaux, Paul Vouga, C. Lambert.

Une journée de chasse sur la montagne de Boudry par Paul Vouga, étud. *)

C'était au mois de Septembre. Entre trois et quatre heures du matin, la lune et quelques étoiles brillèrent encore au ciel, et c'est à peine si à l'orient l'on distinguait la pâle lueur de l'aurore prochaine. La nature était encore endormie, et aucun oiseau, sinon quelque hibou, revenant de sa chasse nocturne aux souris, ne faisait entendre de chant.

Deux hommes suivis d'un grand chien d'arrêt montaient lentement un chemin roide et rocailleux, qui devait les conduire au sommet de la montagne de Boudry. Mais avant que de les suivre dans leur marche et dans leurs projets, qu'il me soit permis d'esquisser rapidement l'épilogue de ces deux personnages: c'étaient deux chasseurs.

*) L'auteur de ce récit suit avec beaucoup de succès la voie que lui a tracé son digne père M. le Capitaine Vouga, habile chasseur et ornithologiste distingué. Le Conseil d'Etat ayant eu l'obligeance de mettre à la disposition du Club deux permis de chasse ornithologiques, l'un d'eux revint de droit à notre jeune collaborateur, l'autre a été remis à M. le prof. Borel, Président de la section de la Chasse et faune qui collectionne au profit du musée scolaire de cette localité.

En collaboration.

À en juger par la courbure de son dos et par sa moustache grisonnante, celui qui marchait le premier, et que nous appelions André devait avoir passé la cinquantaine, mais la vigueur de son jarret et de ses épaules qui soutenaient une immense carnassière, dénotait encore un homme robuste. Il était petit, trapu, et en vrai montagnard ses jambes étaient fortement arquées et il marchait les pieds en dedans. Sa longue et maigre figure mettait à l'aise au premier abord, elle respirait la bonté, la loyauté, mais aussi une énergie et une fermeté peu communes. Son accoutrement se composait d'une blouse qui devait jadis avoir été bleue, mais dont la couleur était actuellement douteuse, il portait un pantalon de mi-laine brune et boutonnés par-dessus de longues guêtres du même drap. Un bonnet de peau de renard, fabriqué par lui-même, couvrait sa tête et laissait dépasser sur son cou quelques mèches de cheveux qui commençaient à blanchir. Comme je l'ai déjà dit ses larges épaules supportaient un panier dont les mailles du filet étaient couvertes de larges plaques de sang desséché, et au travers desquelles l'on apercevait encore quelques plumes d'une chasse récente. Un vieux fusil simple, monté en cuivre jaune, à long canon et à très petit calibre, était passé en sautoir sur son dos. Au premier coup d'œil, cette "gidi", comme l'appelait son maître, devait tirer très loin et chasser vigoureusement son plomb; mais, pour la bien juger, attendons de la voir à l'œuvre.

Le compagnon d'André qui se nommait Fritz, était un jeune homme d'une quinzaine d'années; il était grand, robuste, et, quoique le chemin suivi par les chasseurs fut rude, ce dernier marchait légèrement parmi les pierres roulantes et les racines de sapins dont il était couvert. Il portait un habillement gris, avec des guêtres de cuir par dessus le pantalon, et une carnassière plus petite que celle de son compagnon, mais qui devait avoir également connu le gibier. Sur son bras gauche reposait un fusil double d'un calibre moyen.

Quant au chien c'était un superbe épagneul de grande taille, à manteau blanc, tacheté sur le dos de trois larges plaques brunes; sa tête, également brune, qu'il portait toujours haute comme tous ses ancêtres et qui est un signe caractéristique des fines races de chiens d'arrêt, était marquée au front d'une tache blanche en fer de lance; de longues oreilles frisées et un regard à la fois doux et intelligent achevaient de donner à Diamant un air distingué.

Nos deux chasseurs, tout en montant, causaient à mi-voix de leurs projets pour la journée.

— Le temps s'annonce beau, dit Fritz à son compagnon, le soleil va bientôt se lever et séchera les buissons mouillés par la rosée.

— Oui, répliqua André, un temps calme et sec est nécessaire à la chasse sur la montagne. Tu dois te souvenir aussi bien que moi de notre dernière expédition; les bois ruisselaient et nous étions trempés jusqu'aux os; mais quand je pense à ce vieux coq noir sur lequel mon fusil a rodé à cause de la pluie, j'ai en horreur le mauvais temps! C'est surtout pour mon brave chien que cela m'a fait de la peine, car il a tenu en arrêt le coq sans bouger pendant plus d'une demi-minute; aussi quand il l'a vu s'envoler sans avoir essuyé de coup de fusil, le pauvre Diamant m'a regardé d'un oeil de reproche qui m'a fait mal!

Cependant la lune avait disparu derrière le Mont-Libert, les dernières étoiles avaient fini au ciel et les sommets des sapins frappaient successivement par ces différentes bruits mates qui précèdent le lever du soleil; pour la première fois, l'on entendit le coassement funèbre, tantôt clair, tantôt plus bas, d'un engoulevement qui volait à une grande hauteur et regagnait son bloc de granit. Puis, au bout d'un moment, ce fut une buse qui s'envolait de son perchoir et descendait dans la plaine en poussant son cri sauvage. Enfin les bois s'éveillèrent tout de bon et un bruyant concert où dominait la voix aigre du grai précéda le soleil, qui, semblable à un globe d'or sortait entre deux Alpes, et inonda de ses rayons les sapins de la montagne.

Pendant que le jeune homme était en extase devant ce tableau magnifique, le vieux chasseur qui l'avait déjà vu cent fois, s'était assis sur un tronc d'arbre renversé et visitait avec un soin scrupuleux l'arnoise de son fusil, faisait jouer les ressorts de sa platine; et, après s'être assuré que la grenaille était à sa place, il sortit de son panier une bouteille de vin, un verre de cuir et un morceau de pain. — Tiens, Fritz, bois, lui dit-il, après avoir rempli le verre, cela te fera du bien; je t'ai réveillé si tôt ce matin que tu n'as pu déjeuner, prends un morceau de pain que tu partageras avec Diamant car il te regarde avec envie.

À ces mots le jeune chasseur dont l'appétit était aiguisé par l'air vif de la montagne et par une course de plusieurs heures, prit place auprès de son compagnon et ils commencèrent tous deux à déjeuner. Le chien s'était assis gravement devant eux, et, remuant la queue, il suivait d'un regard amoureux le trajet des morceaux que les chasseurs portaient à leur bouche.

— Écoute! j'entends le pic noir, dit tout à coup André, il vient de notre côté. Tu vas le voir tout à l'heure!

En effet un vol saccadé se fit entendre sur leur tête et un pic de grande taille, vint, en poussant son cri,



s'appliqua contre le tronc d'un sapin. Et aussitôt Fritz de jeter son pain sur lequel Diamant sauta avec empressement, et d'armer son fusil pour abattre l'oiseau.

— Ne fais pas de mal à cette pauvre bête, dit lentement André en détournant l'arme déjà portée en joue, le pic noir, comme tous les autres de son espèce est utile aux forêts en indiquant aux bûcherons les bois qui faut abattre; il ne perfore que les sapins qui nourrissent des vers blancs; et de cette je ne veux pas qu'on le tire parce que j'aime à entendre son cri: il annonce le beau temps. Écoute, comme il frappe de son bec le tronc de l'arbre; quels morceaux d'écorce il fait tomber! Quand il sera parti, va un peu regarder, si je me suis trompé en te disant que l'arbre nourrit des vers."

Le jeune homme obéit, et ayant enlevé à l'aide de son couteau une plaque d'écorce, il la trouva creusée de profondes galeries dans lesquelles étaient cachés de hideux vers blancs.

Fritz revint pensif auprès de son compagnon et le remercia de cette leçon en lui disant: "Je vous envie! voilà comme la nature demande à être comprise et étudiée! Les leçons que nous donnent nos professeurs sont bien pauvres à côté de celles que l'on prend dans les bois! Où est la poésie de l'histoire naturelle quand ils nous disent: Cet oiseau a tant de plumes à la queue,

une telle dépasse sa voisine de tant de lignes, celui-ci a tant d'écaillés de fibres aux pattes que celui-là. Ah! dissecteurs de la nature, rendez lui au moins sa poésie!"

Après cette dernière phrase, que le jeune homme avait murmurée entre ses dents, les deux chasseurs reprirent leur marche pénible
(La suite au prochain numéro).

Paul Fougère, Étudiant,

Fidélité d'une hirondelle. Dans les 122 nids d'hirondelles comptés cette année par notre section de la Sagne, il y a eu 19 couples qui sont venus retrouver leurs grandes cheminées et leurs toits de bardoux. Habituellement un nid était construit chaque année dans notre cheminée, mais le 15 avril 1865, il n'est arrivé qu'une hirondelle, qui ne s'est pas appariée, mais qui a vécu seule durant tout l'été; elle n'a point fait de nid; elle venait tous les soirs entre 6 et 7 heures, se percher sur l'une des chevilles où l'on assujettit les bâtons chargés de viande à sécher. Elle était très régulière dans ses allées et venues; elle mettait la tête sous l'aile et dormait jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube vinssent frapper le couvercle de la cheminée qu'on n'abaisse que lorsqu'il pleut, elle s'envolait alors jetant quelques notes.

Vendredi, 1^{er} septembre, elle est venue à deux heures après midi, dire sans doute adieu à sa cheminée, car elle a gazouillé un peu, puis s'est envolée avec un petit cri. Elle n'est pas revenue le soir; elle était donc partie et s'en était allée par delà l'Alpe — Son voyage! petite hirondelle. Maintenant qui nous dira pourquoi elle est restée ainsi seulette. Son mâle aurait-il été tué par les bandes italiennes, qui assassinent nos hôtes ailés à leur entrée dans leur pays? Un autre malheur l'aurait-il rendue veuve? La pauvre hirondelle a gardé fidélité à l'absent.

Quand le noisetier ouvrira ses châtons au printemps prochain, je regarderai si je te vois revenir.

La Sagne septembre 1865.

Paul Ulysse Vuille.

Lettre de Mr Andraea, pharmacien, au Président du Club jurassien.

Cher Monsieur, Le titre que vous avez choisi pour l'organe de notre société me plaît beaucoup et il me semble qu'il est pour nous de bonne augure. Je vous dirai pourquoi. J'ai planté dans mon jardin, il y a une dizaine d'années, un sapin, qui, probablement par manque de sève suffisante, gela pendant le premier hiver et commença à sécher l'été suivant. Une seule des

branches inférieures resta verte. Avec la sue de mon couteau de poche la partie malade fut séparée complètement du reste — la pauvre plante opérée de cette façon avait une bien modeste apparence! Plus de cime, un bout de tronc avec une branche à angle droit! Je commençai alors à dresser cette dernière et je lui donnai peu à peu une direction verticale. Ce rameau de sapin se développa dès lors vigoureu-

sément; il devait sentir dans son intérieur des aspirations toute particulières, bien différentes de celles qu'il avait éprouvées dans sa position précédente; le bout de la branche se redressa et peu à peu l'ensemble de cette partie de l'arbre prit la tournure et le développement d'un tronc très régulier, de sorte qu'aujourd'hui l'arbre est un vrai ornement, non seulement de mon jardin, mais de toute la rue de notre village et je le montre toujours avec joie aux personnes qui aiment les arbres. — Ce n'est pas chose nouvelle, me direz-vous, mais c'est toutefois une belle chose que cette transformation d'une simple branche en un tronc vivant et harmonieux, et j'espère qu'il en arrivera

autant à notre société et à son organe - J'ai cherché à faire des prosélytes ces derniers jours - rien - Qu'est ce que c'est que cette société? il y a déjà tant de sociétés! Mais oui. Et d'autres - il y en a aussi beaucoup! Pourquoi qu'ils prospèrent! Leur rareté serait-elle un bonheur pour nous? Alors déboisons! - Une association dans un but sérieux est toujours un signe de vie et de travail, mais je ne chercherai plus de prosélytes pour notre club jurassien - que notre rameau de sapin en fasse, qu'il parle et qu'il plaide notre cause. S'il y a sève, s'il y a vie, il prospérera et sera l'organe d'un plus grand développement. J'espère, comme j'ai espéré depuis longtemps et je vois déjà le rameau grandir et prendre des aspirations suffisamment fortes pour devenir un arbre qui fournira à notre peintre un sujet allégorique plus riche que notre simple branche. Dans mon imagination - qu'on me permette d'en avoir et - honny soit qui mal y pense - je vois dans ce tableau futur les heureux enfants du Club jurassien étaler, sous l'arbre en question, leurs riches récoltes en filantes, frapper en vrais curieux avec le petit marteau sur les pierres mystérieuses qui contiennent les annales de l'histoire de notre terre, analyser, dessiner, chanter, jouer de la flûte, sans oublier de donner une poignée d'herbes à la jeune génisse du Jura, future mère nourricière, qui s'est approchée, curieuse, pour voir la joie de nos jeunes clubistes! Un rocher, une forêt à nos pieds, un bout de lac au second plan, la vue des Alpes, de la Suisse - n'est-ce pas un beau tableau? N'est-ce pas du Jura?

Ah! la belle école au grand air! Les beaux bancs de mousse, qui valent encore mieux que vos bancs américains! L'école du grand air? C'est le progrès, c'est l'école de l'avenir, au moins pour nos villages, car il faut s'acharner de conserver la vigueur à la jeunesse de la campagne, pour que les pertes que coûte la vie des cités, puissent toujours être équilibrées. - Mais de sombres idées m'assaillent! Parlons de la ville! En avant! sur le Jura, sur le Jura! où j'ai passé les plus belles heures de ma vie! - Revenons à notre sapin. C'est l'arbre suisse, c'est l'arbre jurassien, c'est l'orgueil du peintre, le sujet de ses études favorites et j'en connais de bien beaux, dont je vous parlerai dans mon voyage du Jura que j'ai promis comme co-rédacteur. Nous les destinerons, ces sapins, je l'espère. - Votre société porte donc un insigne bien suisse - maintenant il s'agit de travailler et de laisser enraciner solidement le jeune tronc, qui porte la branche, pour que la sève nécessaire puisse arriver et développer l'arbre futur, sous l'influence du soleil d'en haut, car il faut absolument le soleil pour réchauffer et pour vivifier la sève et tout l'ensemble d'un organisme quelconque. - Je désire une coopération aussi étendue que possible au développement de votre rameau de sapin, et vous vous rappellerez, que je compte aussi sur celle des Dames, quand il s'agira d'illustrer nos livraisons. C'est un gain pour elles-mêmes. Pour son entrée dans la vie, pour sa première année, je désire encore à notre branche de sapin la sympathie bienveillante de tous ceux qui désirent le développement intellectuel et moral de notre jeunesse, et - beaucoup d'abonnés! Vive le rameau de sapin!


Votre tout dévoué

J. Andreat, clubiste.

Flamier, 16 Décembre 1865.

Le vœu de notre aimable collaborateur est exaucé. Déjà Madame Marie Favre-Guillarmod nous a promis son précieux concours. C'est à elle que nous devons le dessin du pic noir, qui figure dans cette livraison. Mademoiselle Elvina Honguemin, du Locle, l'institutrice dévouée, a aussi voulu encourager nos efforts, en aidant à notre société la charmante petite chanson qu'on va lire. La Rédaction.

Chanson, dédiée au Club jurassien.

	Sortons des hauteurs	Cherchons les ombrages,	Rochers, vertes pentes,	Que des jours prospères,
	Venez, et des vallons	Les troupeaux, les chalets,	Cités, humaux épars	Brillent pour les enfants:
	Que l'écho sonore	Les gorges sauvages,	Ondes écumantes,	Qu'un peuple de frères
	Répète nos chansons.	L'air pur des hauts sommets,	Tout charme nos regards.	Se célèbre en ses chants!
	Un qui murmure	Terre si belle,	Terre chérie,	Terre bénie,
	Monte du sein des bois,	Beaucoup de nos aïeux,	Pour toi battons nos cœurs,	Sur les monts à jamais,
	Aux voix de la nature	Pour nous toujours nouvelle.	Ton amour ô patrie!	Que tout soit harmonie,
	Soignons nos voix.	Reçois nos vœux.	Nous rend meilleurs.	Amour et paix.
				M ^{lle} Elvina Honguemin, du Locle.

Plusieurs travaux et communications intéressantes, entre autres un article de Georges Leuba de la Chaux-de-fonds, sur la domestication du coq de bruyère, qui devaient figurer dans ce numéro, paraîtront dans les livraisons suivantes, si le nombre d'abonnés nous permet d'entreprendre cette publication. Le Comité de rédaction se compose, outre les membres du bureau du Comité central, de M. Monnier, Parbipat, Directeur des écoles au Locle; Bonnet, Directeur des écoles à la Chaux-de-fonds; et Bachelin, peintre; Welter, chimiste; G. Godet prof.; Tely, prof.; Chabloz, instituteur à la Sagne; Amiet, instit. à Fontaines; Paul Zwahlen; Eugène Renaud; Gustave Tely; Charles Ferret, Georges Guillaume, fils et père, instituteurs.

Le rameau de Sapin.

Organe
du Club jurassien

Une journée de chasse sur la Montagne de Boudry par Paul Vouga. (Suite)

Viens, Diamant, dit avec bonté le vieux coureur des bois, en sortant de son sac un grelot qu'il attacha au cou du chien, fais bien ton devoir, mon vieux; et l'ayant caressé une dernière fois, il lui montra du geste les buissons voisins, à travers lesquels le brave animal s'élança. — Puis, prenant dans la main gauche sa canardière, dont il arma la batterie, il dit: "Voici le territoire des Coqs et des Gélinottes; arme ton fusil, Fritz et prends garde à toi!" — Les noms de Coqs et de Gélinottes, prononcés d'un ton solennel, firent tressaillir le jeune homme. — Les chasseurs, relâchés à une trentaine de pas l'un de l'autre, le chien entre eux, se mirent en chasse. — Bientôt, Diamant trouva une piste qui, au dire d'André devait être fraîche. En effet, après l'avoir suivie prudemment pendant quelques minutes à travers les taillis et les hautes herbes, le chien s'arrêta subitement, leva une patte et tendit le cou: il était en arrêt, dans cette admirable attitude que le chasseur ne peut voir sans émotion et qui captive toutes ses facultés. — "Tourne les buissons, Fritz, dit André à voix basse, tiens-toi prêt et surtout ne me tire pas dessus."

Il avait à peine fini ces mots, qu'un vol lourd et bruyant agita les branches; un grande gélinotte en sortit tout effarée, et se dirigea en ligne droite vers le bas de la montagne; deux coups de feu retentirent; cependant la bête continuait son vol rapide, les ailes immobiles et courbées en arrière en demi-cercle. Mais un œil exercé la suivait, et, quoiqu'elle fût déjà à une cinquantaine de pas, une détonation aiguë et sèche se fit entendre et le plomb infallible d'André fit tomber l'oiseau. — "Apporte!" cria-t-il au chien, qui bondit sur la gélinotte encore palpitante; il la prit délicatement entre ses dents, et revint, remuant la queue, s'asseoir devant son maître. "Tout beau! donne", lui dit-il, et l'intelligent animal déposa la victime devant ses pieds. — "Tu es un brave chien, Diamant, viens que je te caresse."

Puis, avec ce soin qui caractérise le chasseur expérimenté, André rechargé son fusil; il mesura exactement la poudre, la coula avec précaution dans le canon, en frappant la crosse contre terre; il fit de même pour la grenaille. "Voilà un fusil bien chargé, se dit-il avec satisfaction, il faut toujours avoir une arme dont on soit sûr, sinon vous ratez les meilleures occasions." — Fritz, tout confus, examinait la gélinotte, dont la gorge d'un noir profond, indiquait un vieux mâle. — "Tu t'es trop pressé, mon garçon, lui dit André, si tu l'avais laissé filer quelques pas, tu aurais eu encore tout le temps de tirer. Enfin, c'est trop tard; une autre fois tu feras mieux." — "Quel fusil vous avez?" dit Fritz, d'où vient-il? — "C'est un canon de Diquet, répondit André, avec orgueil, un canon comme on n'en fait plus aujourd'hui; ils deviennent toujours plus rares. Je l'ai acheté pour cinq francs à un bûcheron qui ne s'en servait plus, et, bien que son bois soit vermulu et sa forme passée de mode, je ne l'échangerais pas contre le plus beau fusil double du monde. J'aime mieux avoir à tirer un seul coup comme le mien, qu'une demi-douzaine comme les tiens; ta grenaille ne percerait pas une feuille de carton à cinquante pas! C'est un fusil de maraud que tu as là; tu criblerais à petite portée la porte d'un chalet tellement qu'une grive ne passerait pas entre les grains! Fais excuse si je te dis cela un peu rudement, mais quand la valeur de mon arme est en question, je tiens à établir qu'entre elle et les autres il y a une distance infranchissable. Qui veux-tu? ma gicle est mon orgueil." — Le pauvre apprenti chasseur, blessé au vif, ne répondit rien, mais il se jurait à lui-même, de faire voir à son inflexible compagnon que l'adresse n'est pas le privilège d'un seul, et que son fusil moderne pouvait abattre le gibier, aussi proprement que la vieille arquebuse d'André.

Diamant, plein d'un nouveau courage, se remit à quêter, sur un signe de son maître. Les chasseurs le suivirent longtemps à travers les vastes forêts de Cortaillod, de Beraix, de Gorgier, mais sans trouver de nouvelles pistes et sans faire voler le moindre oiseau. — La chaleur était devenue excessive; aucune feuille ne remuait. Plusieurs fois, André avait dû mener le chien échauffé à la citerne d'un chalet abandonné, pour lui donner à boire; tout fut inutile, ils ne rencontrèrent plus rien. — Fritz, dit André, diamant n'a plus de nez; il est onze heures, allons nous reposer et dîner à la fruilière de Beraix.

Bientôt ils arrivèrent à la lisière d'un vaste pâturage, au milieu duquel s'élevait un chalet bien modeste, comme tous ceux de nos montagnes. Ils entrèrent sans cérémonie. — "Bonjour, maître Cornu, dit André à un homme de taille gigantesque qui, les bras nus jusqu'à l'épaule, surveillait une immense chaudière de lait."

— Tiens ! c'est vous André, il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu par ici. Nous en avons levé des coqs cette semaine ! Pas plus tard que ce matin, le garçon en a vu trois ensemble au-dessus du Chalet, et des beaux, allez ! — Nous les trouverons après midi, mais, pour le quart d'heure, le jeune homme et moi, nous avons faim ; voulez-vous nous faire à dîner ? — Parbleu ! à votre service, dit le fruitier en souriant ; voyons, que voulez-vous ? J'ai des choux du jardin, comme vous n'en mangez guère là bas, des pommes de terre et des tomates de chèvre tellement mûres qu'elles s'étendent sur l'assiette. — Bien ! des choux de montagne, et des tomates pour le dessert, s'empresse de dire Fritz, mais avant tout maître Cornu, faites-nous une soupe à la farine de votre façon. — Très volontiers, jeune homme, la soupe à la farine est le plat favori des gens de montagne, comme nous, et je vous garantis que je sais la préparer. C'est mon point d'honneur, et je n'entends pas qu'on vienne me dire qu'il soit possible d'en manger de la meilleure où que ce soit.

Aussitôt le fruitier saisit une Casse de fer, accrochée au mur, et la mit sur le feu à côté de la chaudière ; on entendit siffler, dans le saindoux brûlant, la farine qu'il remuait vivement avec une cuiller de bois, en s'accompagnant d'un chant qui semblait approprié à la circonstance ; puis avec des précautions infinies, il ajouta le sel et l'eau, d'abord par gouttes, en remuant toujours plus vite, enfin par cascades.

Les chasseurs s'étaient assis autour d'une table grossièrement façonnée mais très propre. Depuis un moment André était muet ; la tête appuyée dans ses mains, il semblait rêver, et des soupirs profonds s'échappaient de sa poitrine. — Qu'avez-vous, André, demanda Fritz, êtes-vous malade ? — Oh ! non, Dieu soit béni ! répondit-il, mais cette soupe à la farine, qu'on nous prépare, m'en rappelle une autre que j'ai mangée ^{ici} dans une circonstance bien singulière. J'étais jeune alors et sans expérience. Ces derniers mots parurent le consoler, et sur la demande de son jeune compagnon il raconta son aventure.

(La suite prochainement)

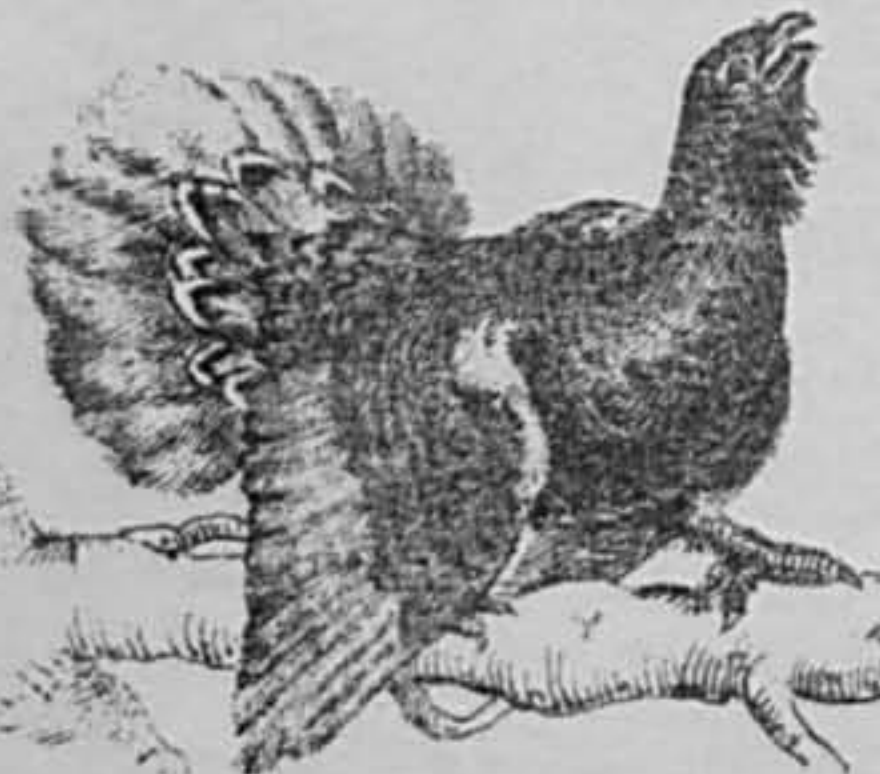


— Instinct du Coucou observé chez le Canard. —

Depuis quelques années, une canne de Barbarie, de notre basse-cour, venait faire sa ponte dans une petite caisse où elle pénétrait par une ouverture fort étroite. Cette année, la canne alla, comme d'habitude, déposer ses oeufs dans la caisse. Or, voici qu'il prit fantaisie à une petite poule de venir chaque jour y pondre le sien. Bientôt la canne se mit à couver, la poule continua à entrer dans la caisse, mais la rusée canne songea à lui faire payer l'hospitalité qu'elle lui accordait. Elle empêcha la poule de ressortir de la caisse, soit en la retenant par la queue, soit en lui barrant la porte pour la forcer à rester dans le nid ; bref, elle fit si bien, que la poulette se mit tout de bon à couver les oeufs de la canne. Celle-ci, dès lors n'eut plus du moins pendant le jour, qu'une seule occupation, celle de surveiller sa domestique, jusqu'à la complète incubation de ses oeufs. Une fois la couvée éclosée, la canne, dont l'amour maternel reprit le dessus, renvoya à grands coups de bec la poule dont elle n'avait plus besoin.

L.P.

Projet de domestication du Coq-de-Bruyère (Tetrao Urogallus)



Le gibier devient toujours plus rare chez nous ; telle est la plainte que l'on entend sortir de la bouche de tous les chasseurs. En effet, la vie animale tend de plus en plus à s'éteindre et l'on peut prévoir le jour, où nos forêts, passées à l'état de déserts, n'abriteront plus que des insectes destructeurs et des souris plus nuisibles encore.

Il faut reconnaître que l'homme a fait ce qu'il a pu pour condommer cette oeuvre de destruction ; les pièges, les engins de toute sorte, les fusils perfectionnés ont travaillé à l'envi, sans trêve ni repos, pendant de longues années, et l'on peut être surpris de voir, de temps à autre, sur le sol de notre canton, courir un lièvre éperdu, ou voler quelques perdrix effarouchées, tristes débris échappés au massacre général.

L'excès du mal a fait naître le désir d'y porter remède ; on accueille peu à peu l'idée de repeupler nos forêts des hôtes qui les animaient autrefois. Divers modes sont proposés et l'on discute les espèces sur les



sur lesquelles l'attention doit se porter de préférence. Le Club jurassien ne peut rester indifférent à l'égard d'une question de cette importance, il doit agir, et, pour mon compte, je viens demander s'il n'y aurait pas moyen de tenter, chez nous, la domestication du Coq de bruyère, en vue d'en repeupler nos montagnes. Cet oiseau magnifique, l'ôte solitaire des cimes boisées, l'orgueil de notre faune, le laisserons-nous disparaître? — Déjà, il a déserté la plupart des lieux où l'on était sûr de le rencontrer, il y a quelques années seulement. On peut faire aujourd'hui mainte et mainte battue, sans entendre le fracas de son aile, parmi les branches des sapins, et sans voir sa vaste envergure passer dans l'air comme un noir nuage emporté par le vent. Les parages où il est confiné deviennent de plus en plus restreints, grâce au déboisement et à l'accroissement de la population, et il est peu de retraites assez tranquilles pour lui permettre d'élever en paix sa couvée contre laquelle conspirent tant d'ennemis.

Des témoignages dignes de foi nous affirment que cette domestication est possible, qu'on a vu ce bel oiseau s'accoutumer de la vie que l'homme a faite à tant d'autres espèces qui prospèrent sous sa protection, et qu'on le nourrissait simplement de feuilles de sapin qu'il arrachait lui-même aux branches dont on lui donnait chaque jour une provision. Si d'autres sont parvenus à résoudre ce problème, cela ne doit-il pas nous encourager à faire quelques tentatives? Lorsqu'on aura recueilli des informations exactes sur ses moeurs, ses habitudes, sur l'alimentation des jeunes, les lieux qu'ils fréquentent etc. on peut espérer, si l'on est assez heureux pour se procurer une nichée, de faire éclore les oeufs, et d'élever les petits à force de soins, de patience et d'industrie. C'est ainsi que procèdent les membres et les employés de la Société française d'acclimatation, à qui on doit tant de résultats remarquables. Et n'oublions pas que la réussite ne sera pas seulement un triomphe, mais une source de revenus pour les éleveurs. De là, à repeupler les forêts, il n'y a qu'un pas, surtout si M. M. les chasseurs veulent bien s'y prêter et épargner ce gibier pendant quelques années, plus tard, ils seront bien récompensés de leur modération.

Chaux-de-fonds 14 Décembre 1865.

Georges Leuba.

F. S. Dans la séance du 14 Xbre 1865, la Section du Club jurassien de la Chaux-de-fonds a décidé de prendre en considération l'oeuvre de la domestication du Coq de bruyère, et, dès le printemps prochain, elle fera des efforts pour se procurer des oeufs qu'elle fera éclore et dont elle élèvera les poussins avec tous les soins nécessaires. La Section serait très reconnaissante à l'égard des personnes qui pourraient lui communiquer quelques renseignements sur les habitudes, les moeurs et la nourriture de cet oiseau, ainsi que sur les localités dans lesquelles on le rencontre actuellement.

Rencontre d'un Loir et d'un Clubiste, par G. Guillaume.



est dans la famille des Loirs, à mon avis, que l'on trouve les plus jolis et les plus gracieux, mais aussi les plus sauvages de nos animaux du Jura. Le loir, l'aîné de la famille, un peu plus petit que l'écureuil, est assez commun dans nos forêts et même dans nos jardins. Le Lérot est plus petit et plus rare que le loir, et n'a été signalé, selon Eschsché que dans les régions élevées de la Suisse. Quant au Muscardin, qui est de la taille d'une souris, il fait son petit nid d'herbes sèches sur la lisière de nos forêts, à proximité des champs de blé, et y élève sa famille. Ces trois animaux sont généralement peu connus des habitants des villes, et même des campagnards. — Pour moi, voici comment je fis la connaissance du loir.

Il y a plusieurs années de cela, j'étais un des plus intrépides coureurs des bois de la contrée, et ce qui s'est changé avec l'âge en goût pour l'histoire naturelle, était alors un amour irrésistible pour les courses dans les grands bois et pour les escalades d'arbres et de rochers. J'étais donc parti pour une de ces excursions avec un de mes camarades, amateur comme moi des senteurs de la forêt et des bruits étranges qu'on entend de ces sapins. Nous avions déniché quelques jours auparavant un nid d'épervier contenant quatre oeufs (un de ces oeufs est au musée de Fleurier), et nous étions alléchés par cette capture; aussi marchions-nous d'un pas léger, traversant les fourrés les plus épais, sans plus nous soucier des déchirures de nos mains que de celles de nos vêtements. Mon ami espérait découvrir un nid d'écureuil, et il ne parlait que de ses projets d'éducation et de la cage qu'il destinait à son futur captif. — Quant à moi, mon ambition s'élevait jusqu'à espérer la capture d'un oiseau de proie quelconque que je comptais naïvement dresser à la chasse.

Tout en devisant ainsi sur nos projets, nous arrivâmes dans un grand bois de sapins qui domine la Roche de l'Ermitage. C'était là que nous avions déniché nos oeufs d'épervier, et nous nous retrouvions, presque sans y penser, sur le théâtre de notre dernier exploit. Nous côtoyâmes alors ce bois, peuplé de Mésanges et de Sittelles; nous jetâmes un regard de pitié sur un nid de Geai, perché à une dizaine de pieds de haut sur un jeune sapin, et

1) Le Lérot n'est pas très rare dans nos montagnes, où on le nomme Rat de bois. — Note de la Rédaction.

et dans lequel couvait la femelle; nous sourîmes de dédain en voyant une grive quitter à notre approche ses beaux œufs bleus tachetés de noir, et nous considérâmes à peine son nid artistiquement travaillé; nous ne troublâmes pas non plus une gentille fauvette à tête noire, qui avait construit son joli nid d'herbes et de crottin dans un buisson d'épine-vinette; mais nos regards s'arrêtèrent bientôt sur un magnifique Sapin, dont les branches basses étaient vigoureuses et au haut duquel nous apercevions un immense nid. Aussitôt mon ami, agile grimpeur, s'élança sur le colosse et parvint bientôt aux branches du sommet, sur lesquelles reposait le nid, ou plutôt une agglomération de ramilles desséchées, mais qui ne contenait absolument rien. Il redescendit de l'arbre fort désappointé, seigna de ses cheveux et de ses sourcils les petites aiguilles de sapin, dont ils étaient couverts et nous continuâmes notre route.

Nous marchâmes assez longtemps et après des courses de côté et d'autre, nous finîmes par nous trouver dans le bois de Pierre-à-bot dessus. Nouveau désappointement; car ce bois n'était plus de notre domaine, il était envahi par la civilisation, et au lieu de retentir du joyeux cri du Coucou et des chocs sonores du grand Pic, lorsqu'il frappe de son bec les troncs vermoulus, il voyait son silence troublé par le bruit des marteaux et des ciseaux des Tessinois, qui brisaient méthodiquement les magnifiques blocs erratiques, dont la destruction ne laissera que des regrets. Nous nous apprîmes à sortir de ce bois au plus vite, lorsque mon attention fut attirée par un nid de mousse, de forme sphérique, placé à une trentaine de pieds de hauteur, sur un Sapin de dimensions respectables et dégarni de ses branches inférieures. — "Voyons un peu ce que on tient cette boule de mousse", dis-je en ôtant mon habit, et en faisant mes dispositions pour grimper sur l'arbre. — "Si tu crois qu'il contient des écureuils, me dit mon camarade, bouche de suite l'ouverture du nid afin qu'ils ne se sauvent pas. J'irai alors t'aider à le descendre." — A mesure que je montais, j'avais un pressentiment que mes efforts seraient couronnés de succès. Aussi, tout en grimpeant, avec ardeur, je faisais le moins de bruit possible, et je ne répondais rien aux questions répétées de mon ami, qui me criait d'en bas: "Crois-tu qu'il y ait quelque chose? — Est-ce un nid d'oiseau? Ne le lâche pas si tu le tiens. — Fais attention, si la femelle couve c'est peut-être un nid de Ramier . . . ou d'écureuil! . . ."

Après bien des efforts, j'arrivai au but; le nid était à portée de mon bras. J'avancai la main avec émotion, et, retenant mon souffle, je la plongeai dans la cavité du nid. Au moment où je m'assurais qu'il ne contenait ni oiseau ni écureuil, j'aperçus à côté de moi, sur une des branches servant de support à la demeure aérienne, un petit animal brun-cendré, avec une queue en panache, ressemblant assez à un écureuil, quoique plus petit. Il s'avancait vers moi, dressé sur ses jambes de derrière et, faisant claquer des dents d'un air menaçant, il me montra ses longues incisives jaunées.

J'avoue qu'à l'aspect imprévu du propriétaire probable du nid, je fus un moment déconcerté. Mais ce moment fut court; j'avancai rapidement la main et j'empoignai avec assurance le petit téméraire. Mais, prompt comme l'éclair, il me mordit avec fureur et mon sang jaillit d'une blessure profonde. Ce n'était pas un motif de le lâcher; j'avais soutenu déjà d'autres combats tout aussi dangereux et dans lesquels je n'avais pas faibli, témoin ma lutte contre un Singe furieux, dans le jardin du Palais Royal. Les morsures des souris et les piqûres de mes abeilles m'avaient aussi endurci; et mon petit enragé, que je tenais d'une main, tout en me cramponnant de l'autre à l'arbre, ne put me faire lâcher prise. Cependant, comme je ne tenais pas à une seconde édition du coup de dent, je sortis mon mouchoir et j'enveloppai complètement mon prisonnier. Cette opération fut longue et difficile, vu ma position périlleuse, et je dus faire appel à toutes mes ressources de gymnaste pour redescendre de l'arbre en me servant d'un seul bras. Celui-là seul, qui sait ce que sont les Sapins à moitié ébranchés, dont la partie inférieure du tronc est hérissée de bouts de branches, appréciera tout le mérite de ma descente. J'arrivai enfin au bas de l'arbre, déchiré et sanglant, mais tenant toujours à la main ma glorieuse conquête.



Une heure après j'étais à la maison, occupé à contempler ma bête qui sautait avec agitation dans une grande cage. Je consultai Buffon et Cuvier et seulement alors je sus que mon féroce adversaire du Sapin était le LOIR proprement dit (*Myoxus glis*).

Dès lors, j'ai revu plusieurs fois des Loirs, non plus dans les bois, mais dans les jardins qui environnent notre demeure, où on les voit assez fréquemment, le soir, ou de grand matin, sur les arbres fruitiers et sur les espaliers, contrairement à l'opinion des deux auteurs que je viens de citer, qui prétendent que c'est le léroï (*Myoxus nitela*) qui se trouve dans les jardins, tandis que le loir n'habiterait que les bois. Il n'est point rare, en effet, de prendre des loirs dans des trappes, dans les jardins voisins du Mail, tandis que nous n'y avons pas encore rencontré le léroï.

G. Guillaume, fils, typographe.

Observations à faire pendant les mois de Janvier et de Février. — Les sections continueront les observations météorologiques, noteront la quantité de neige tombée en rase campagne, la forme des flocons suivant l'état de l'atmosphère, l'épaisseur de la glace, et de la terre gelée; on recueillera les lichens, mousses etc: on observera les conifères, les bourgeons et les châtons, ainsi que les fleurs qui pourraient s'ouvrir prématurément, la chute des graines mûres des arbres, le sommeil d'hiver des insectes, mollusques, batraciens, reptiles, mammifères; l'écureuil, hérisson, Chauve-souris et les moeurs des oiseaux sédentaires. — On notera les occupations du laboureur et les dictons qui ont rapport à ces mois.

N.B. — Les personnes qui ne refuseront pas ce N. sont priées de nous prévenir que nous prendrons 1.50 en remboursement, en envoyant le N. de Mars.

Le rameau de Sapin.

Organ

Club jurassien

Une journée de chasse sur la montagne de Boudry. (Suite et fin)

Il y a de cela quelque vingt ans; c'était au mois d'octobre. Depuis plusieurs semaines déjà, un Our immense apparaissait chaque nuit dans les bois qui entourent ce chalet, et deux génisses ainsi que plusieurs moutons avaient été trouvés à demi-dévorés au bord des roches. Plusieurs fois déjà des bûcherons l'avaient rencontré plus bas dans la montagne, et en avaient fait une description fantastique aux bons paysans de la plaine. Sa taille et sa férocité prenaient des proportions incroyables, et le dimanche après midi, il n'était plus question, parmi les enfants du village, d'aller au bois couper des *gracis* (Genévriers) pour des manches de fouet. — Une chasse à l'Our fut alors organisée pour la fin du mois. Pendant la nuit qui précéda notre expédition, il tomba sur le haut de la montagne un ou deux pouces de neige, chose assez rare à cette saison, mais très favorable à nos projets. Nous étions huit, tous bien armés: quant au courage, il ne faisait pas l'ombre d'un doute. — Ce que c'est que les apparences!!

À peine arrivés aux trois-quarts de la montagne, nous trouvions déjà des traces récentes: c'étaient des Sorbiers et des *Aligiers* brisés, tordus; des éraflures aux troncs plus forts, et enfin des empreintes de pattes armées d'ongles d'une longueur effrayante. Ici les airs belliqueux firent place à une tenue plus modeste. Plus d'un, qui ne voulaient pas l'avouer, s'en allaient avec regret à leur foyer et à la porte solide de leur grange. — Lorsque nous atteignîmes la neige qui heureusement ne fondait pas, grâce à une bise très froide et à un temps couvert, nous découvrîmes immédiatement des traces toutes fraîches qui nous parurent encore plus grandes et plus sinistres que les premières. Nous nous encourageâmes mutuellement une dernière fois, et nous suivîmes la piste dans souffler mot. Après une demi-heure environ, nous arrivâmes au bord des roches. Ici, les pas étaient plus rapprochés que dans les pâturages, et de fréquentes taches de terrain annonçaient que l'Our s'était roulé sur la neige et l'avait fait fondre: il n'était donc pas inquiet et se sentait chez lui. — Les pas continuèrent encore un moment et nous conduisirent à l'entrée d'un long couloir qui descendait les rochers, en pente assez douce pour qu'on pût s'y tenir debout. Au-delà du couloir, les traces disparaissaient et il demeura évident que l'our était descendu par là...

Je l'avoue, Fritz, que nous étions pâles, très pâles même! Sentant que le danger était proche, plusieurs échangeaient des regards éloquents et sentaient quelques frissons le long de leur épine dorsale et à la racine des cheveux. — "Qui est-ce qui descend?" dit l'un de nous. La question était embarrassante, et personne ne manifestait d'empressement pour cette manœuvre. Enfin, un autre prenant son courage à deux mains s'écria: "Mais mille diables! voulons-nous donc recevoir une décharge de quolibets à notre retour? Il ne me plaît pas d'être appelé poltron, lâche et pleutre jusqu'à la fin de mes jours. Qu'on se décide, ou bien qu'on retourne à la maison filer de la laine au coin du fourneau!"

Ces mots firent monter la rougeur aux fronts décolorés; tous, d'un commun accord, portèrent leur gourde à leurs lèvres, comme pour y puiser le courage qui leur faisait défaut. "Eh! bien, à la garde de Dieu! descendons", dit un nouvel orateur, en serrant la crosse de son fusil. — Le chemin était difficile; à chaque instant, des pierres détachées du sommet, roulaient sur nous et nous caressaient les jambes: Enfin, au bout de quelques minutes, nous eûmes un abîme de près de trois-cents mètres devant nos pieds; au fond, la Reuse, blanche d'écume, bondissait avec un bruit de tonnerre entre les rochers. On eût pu lancer une pierre sur les maisons du Champ du Moulin. Nous suivîmes alors un banc large de six pieds, qui courait parallèlement aux parois de l'escarpement. Quelques pins rabougris, quelques buissons de noisetier qui sortaient des fentes du rocher, nous permettaient de marcher avec une certaine assurance sur le gazon glissant. — Tout à coup, au détour d'une roche énorme, qui barrait presque le passage, l'ouverture béante et sombre d'une caverne se présenta devant nous. Ce qui se passa alors, je n'en sais rien; mais ce que je me rappelle c'est d'avoir entendu un hurlement affreux qui me glaça d'épouvante, et au même instant un fantôme noir passa, comme un éclair, devant moi, en frottant mes habits: c'était l'our qui, effrayé de voir sa porte encombrée de tant de visiteurs, faisait une trouée au milieu de nous par une pointe hardie.



Un seul coup de fusil se fit entendre, un de ces coups tirés pour l'acquit de la conscience, lorsque l'ennemi fut hors de portée ! chacun de nous en allongeant le pied eût pu le précipiter dans le gouffre ! — Quant à moi, je m'élançai sur les traces du fuyard, espérant au moins pouvoir aussi décharger mon fusil ; mais, ma poursuite fut vaine ; je me fatiguai inutilement et c'est après cette aventure que je vins, triste et la mort dans l'âme, me faire une soupe à la farine dans ce chalet. Un soupir de regret vint clore l'histoire du vieux chasseur.

Bientôt une odeur exquise s'échappa de la Cuisine et annonça que la soupe était prête. On vit apparaître une immense terrine d'où s'échappaient des tourbillons de vapeurs, au travers desquels se montrait la figure de feuillet rouge par la chaleur de son brasier et dilatée par une satisfaction intense. Des assiettes et des cuillers furent apportées et après avoir reçu le compliment qu'il attendait, le cuisinier se retira pour vaquer à ses affaires. La soupe fut trouvée parfaite et les hommes délicieuses. Pour le dessert, ils montèrent sur le Solier du Chalet où un grand tas de ce foin doux et parfumé des hauts pâturages leur offrit une couche moelleuse.

À 4 heures, André réveilla Fritz qui aurait volontiers dormi jusqu'au lendemain ; et tous deux bien reposés quittèrent le chalet hospitalier et se remirent en chasse. — La chaleur était tombée ; le soleil s'inclinait vers l'horizon et le vent du soir balançait majestueusement les grandes branches des sapins. — À peu de distance de l'endroit que le fruitier leur avait indiqué, Diamant trouva une piste et se mit bientôt en arrêt au bord d'une vaste clairière. — "Du sang-froid !" se dit Fritz, "voici le moment de se réhabiliter ! — Un sapin qui tombe n'aurait pas fait plus de bruit que ce qu'on entendit alors : trois coqs de bruyère s'élevaient lentement et avec peine du milieu des buissons Fritz porta bravement en joue, tira son premier coup, puis son second, comme sur une cible : deux cadavres roulèrent à terre. — Quant à André, lorsque les coqs partirent, il se trouvait dans un endroit où les branches les lui masquaient il n'avait pu tirer. Au coup de fusil de Fritz, il était accouru sur le champ de bataille, et lorsqu'il vit les deux bêtes à terre, il releva son bonnet afin de s'assurer si ses yeux ne voyaient pas double : il dut les toucher l'un après l'autre pour se convaincre du nombre : "Je confonde ! . . . il y en a deux !" Voilà un coup que je n'avais jamais vu jusqu'à aujourd'hui". Ces paroles laissaient percer une petite pointe de jalousie. André était chasseur . . . et, après tout, un doublet de Coqs noirs, peut, à la rigueur, excuser ce sentiment. — Mais Fritz, heureux d'avoir montré que son fusil, qu'il tenait son père, était aussi capable d'abattre le gibier que celui de son compagnon, avait couru vers ce dernier et le remerciait avec effusion de ses bons conseils et de ses excellentes directions : "Sans vos enseignements" lui disait-il, en lui serrant la main, "jamais je n'aurais fait un coup pareil ; à vous donc revient une bonne partie de la gloire." — Les coqs étaient lourds ; André dut en prendre un dans son panier, car celui de Fritz était trop petit pour contenir ces deux colosses. — Fritz recharga son arme, comme il l'avait vu faire à son professeur, et après avoir caressé Diamant, qui le méritait bien, ils continuèrent leur chemin. Arrivés au point culminant de la montagne de Boudry, d'où l'on embrasse le Canton de Neuchâtel presque tout entier, ils virent le soleil s'abaisser insensiblement derrière les montagnes vaudoises. André, assis sur une pierre, le suivait d'un regard pensif, dans sa descente rapide. Peut-être comparait-il sa vie, près de son terme, à ce coucher de soleil. Lorsque le dernier point lumineux eut disparu, le Vieux loup des bois embrassa tristement son chien : "pauvre diamant !" murmura-t-il, "mais que faire ! c'est la loi de la Nature, les vieux doivent faire place aux jeunes. À la garde de Dieu !" — Bientôt les Alpes s'évanouirent dans leur manteau rose, et le soir arriva avec ses mystères.

— "Fritz, je ne veux pas descendre avec toi, dit André, je resterai à l'affût au bord des roches ; peut-être pourrai-je tirer un lièvre ou un renard. Tiens, prends ton coq et cette Gêlinotte, je te la donne afin que tu aies la chasse complète." — Fritz le remercia, lui serra la main encore une fois, et redescendit joyeusement la montagne. — L'aube retrouva André assis sur la même pierre, son fusil armé sur ses genoux et son fidèle diamant couché à ses pieds. P. Vougn.

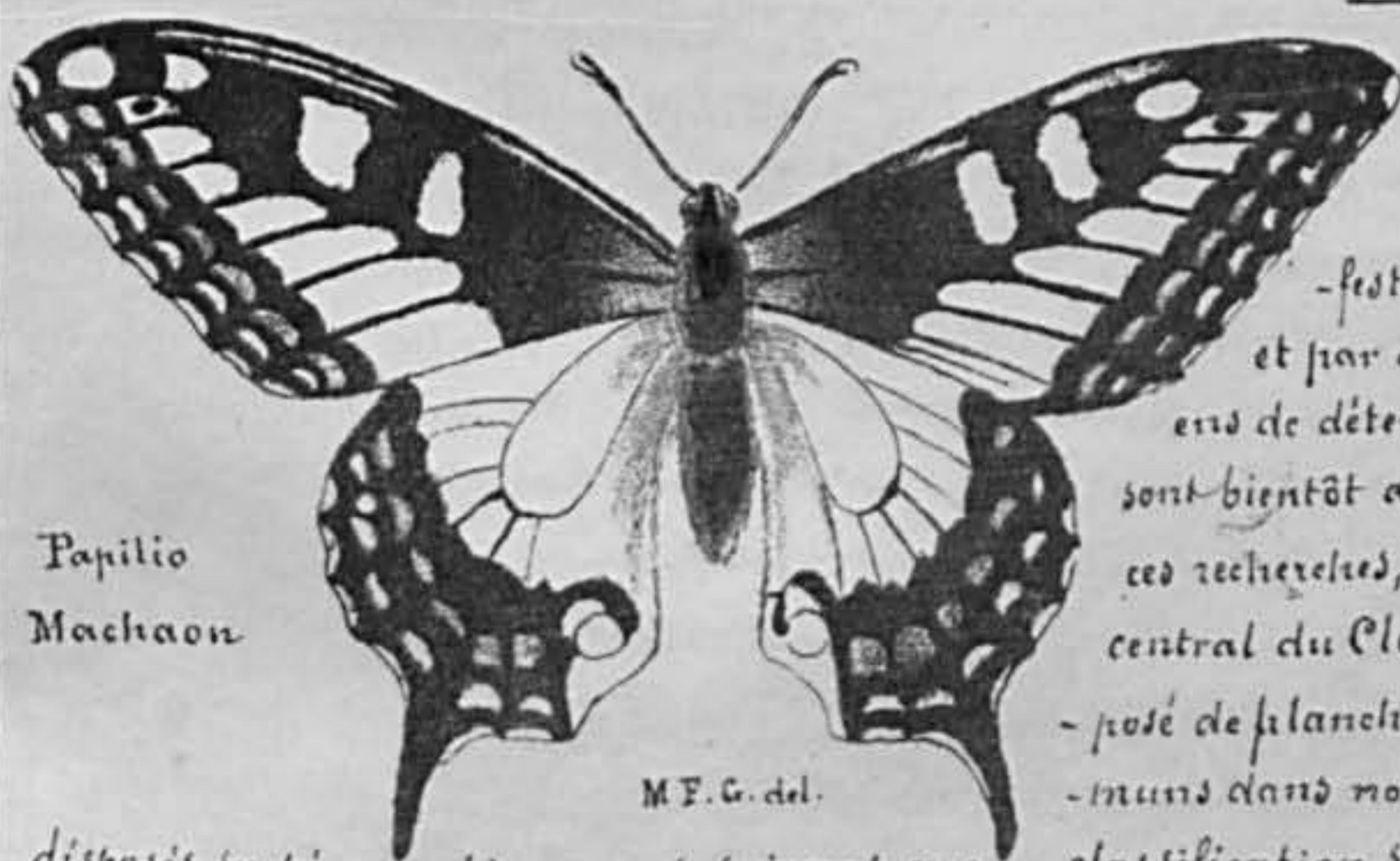
Le grand Tétrard. ou Coq de Bruyère (*Tetrao urogallus*)

Ce bel oiseau habite les sommités boisées du haut Jura; le mâle mesure 40 pouces de long, 54 d'envergure, 3 pour la hauteur des tarses et 2 pour la longueur du bec. La femelle, beaucoup plus petite, n'a que 29 pouces de long et des tarses hauts seulement de 2 1/2 pouces. Le mâle est vraiment magnifique; de sa gorge se détache un gros bouquet de plumes noires et pendantes longues de 2 1/2 pouces; le front est noir; la tête et le cou sont d'un beau noir bleuâtre, tirant sur le gris, avec la tige des plumes noires; le dos est noir, agréablement varié de légères ponctuations et de fines lignes en zig-zag gris-clair. Le coude est blanc, l'aile marron, toute couverte de fines lignes noires en zig-zag; la gorge est noire avec des reflets violets; les plumes de la poitrine noires, avec la pointe blanche, passent au gris sur les côtés; le dessous du corps est tacheté de noir et de blanc; La queue, composée de 18 pennes, n'a que les 4 médianes complètement noires; les autres sont couvertes de taches blanches, petites et irrégulières. — La tête et le cou de la poule sont roux-jaunâtre, plus ou moins taché et rayé de noir, comme le dos et les ailes aussi, mais qui sont un peu plus rougeâtres; la queue qui est brun-rouge est transversalement rayée de noir; la gorge est blanc-sâle avec des taches fauves, la poitrine rousse avec les plumes bordées de blanc, et le dessous du corps blanc-roussâtre, plus ou moins rayé de noir et de brun.

Ses jeunes ressemblent à la femelle, dont ils ne diffèrent que par la taille qui est celle des pousins et parce qu'ils ont les tarses emplumés jusqu'au bout des doigts. — Pendant l'été les Tétrards gagnent les buissons, même les pîcines, tandis que pendant l'hiver ils se tiennent dans les forêts où ils perchent sur les arbres les plus élevés; ils se cantonnent d'ailleurs dans des limites assez étroites. — La femelle fait un nid sans art, au milieu des herbes ou des broussailles, dans lequel elle dépose de 9 à 11 oeufs, gros comme ceux des poules, brun-clair avec des taches marron. — L'incubation dure 28 jours; les petits éclosent tous ensemble et de la même manière, c. à. d. que l'oeuf, s'ouvrant en travers, le gros bout se retourne sur la cavité du petit de manière à la clore. J'ai observé ce même mode de déhiscence et de fermeture sur des oeufs de Caille, de perdrix, de Gelinotte et de poules malaises. Ses poullets, qui sont excessivement vifs, courent en naissant; on les nourrit d'oeufs hâchés avec des oignons, d'oeufs de fourmis, de fraises et autres baies, de grains, et plus tard comme les adultes, uniquement de feuilles d'hin, sapin et genévrier, dont ils aiment surtout les bourgeons. — Très farouches à l'état sauvage, le Grand Tétrard élevé en domesticité devient excessivement doux et confiant, en sorte qu'on ne saurait trop faire pour chercher à l'introduire dans nos basses-cours. Le mieux serait pour y arriver, de chercher ses oeufs, au mois de Mai, de les faire couver par des poules ou des clindes, et d'élever les jeunes, autant que possible à l'air libre, dans une prairie close de murs, où ils pourraient trouver les insectes qu'il leur faut dans leur jeunesse, sans pouvoir s'égarer ou courir le risque d'être mangés par des chiens ou des chats.

Neuchâtel 10 Janvier 1866.

D. Sacc.



Papilio
Machaon

M.F.G. del.

disposés systématiquement suivant une classification simple et commode développée dans le texte qui accompagne les planches. Il indiquera en outre la manière de chasser, de préparer et de conserver ces insectes, ainsi que les lieux où on les trouve de notre Canton; il rendra attentifs les jeunes naturalistes aux principaux phénomènes à observer, afin d'obtenir ainsi des données exactes sur cette partie de notre faune. Cette publication, d'un prix minime, paraîtra, nous l'espérons pour le printemps prochain.

Avis.

Le goût pour l'histoire Naturelle se manifeste d'ordinaire chez les enfants par la chasse aux papillons et par des collections de ces gracieux insectes. Mais faute de moyens de détermination et de directions bien entendues, ces collections sont bientôt abandonnées et tout le fruit, qui aurait pu résulter de ces recherches, est perdu. C'est pour combler cette lacune que le Comité central du Club jurassien a eu l'idée de publier un petit Guide composé de planches coloriées représentant les papillons les plus communs dans notre Jura, au nombre d'environ 300 espèces; ils seront



M.F.G.

Euprebia hebe.

Au Club Jurassien.

Devant ma chaumière
Est un gai vallon,
Tout plein de lumière;
Un vrai pavillon.

Au bas de la pente,
Sautille un ruisseau:
L'onde est transparente
Sous le frais berceau.

Au printemps rapide,
On l'entend mugir,
Et, trompant son guide,
On le voit bondir.

Son écume blanche
Flotte en gros bouillons;
Le tilleul se penche
Sur ses tourbillons.

Plus tard, l'eau s'apaise,
Descend lentement,
Gazonille à son aide,
On passe en dormant.

D'un côté les chênes
Vigoureux et forts,
De l'autre les frênes
Ombragent ses bords.

C'est sur les collines
Sont les châtaigniers,
Au flanc des ravines
Les pins épargnés.

Les merles, les grives,
Les bryants pindons,
Disent, sur ces rives,
Toutes leurs chansons.

La Caille joyeuse,
Nous sert de reveil;
L'alouette heureuse
Va chanter au Ciel.

Le hêtre se feuille,
Près de l'Alizier;
La fraise se cueille
Sous le Cerisier.

Montons à la Côte,
Entrons dans les bois.
Si la gorge est haute
Nul n'est aux abois.

Voici des pierrailles
Un lit de torrent,
Et, dans les broussailles
Un passage errant.

Jean Bourgeois, mon frère,
Tu vins en ce lieu,
Cacher ta misère
Et prier ton Dieu.

Que l'on s'achemine
Par l'étroit sentier...
Voici la chaumière
Du vieux forestier.

Les bois, les pelouses,
Sont là, sous nos yeux;
Les Alpes jalouses
Montent jusqu'aux Cieux.

Brillante et serene,
Vrai tapis de fleurs,
Tout au bas, la plaine
Etend ses couleurs.

Celle est la nature
De notre Jura:
Simple est sa parure
Elle vous plaira.

Le vôtre plus ferme,
En tons plus tranchés,
En son sein renferme
Des trésors cachés.

La science creuse
Et cherche toujours...
Ainsi va la Reuse
Franquille en son cours.

Mais l'hiver assiège
Le frêle rameau,
Et bientôt la neige
Atteint le hameau.

Heureux qui s'assure
Aujourd'hui, demain,
En Dieu, qui mesure
Les Cieux dans sa main.

M Olivier

Givring 25 Janvier 1866.



La Société d'histoire du Canton de Neuchâtel, réunie il y a quelques mois à Fleurier, a décidé de faire une liste des blocs erratiques qui, à cause de leur intérêt scientifique ou historique, méritent d'être conservés. Nous applaudissons aux mesures qui seront prises pour sauver de la destruction le plus grand nombre possible de ces témoins de l'époque glaciaire ou du culte druidique, et nous encourageons les Clubistes à faire tous leurs efforts pour aider la Société d'histoire à atteindre le but qu'elle s'est proposé.

N^o 4. Avril.

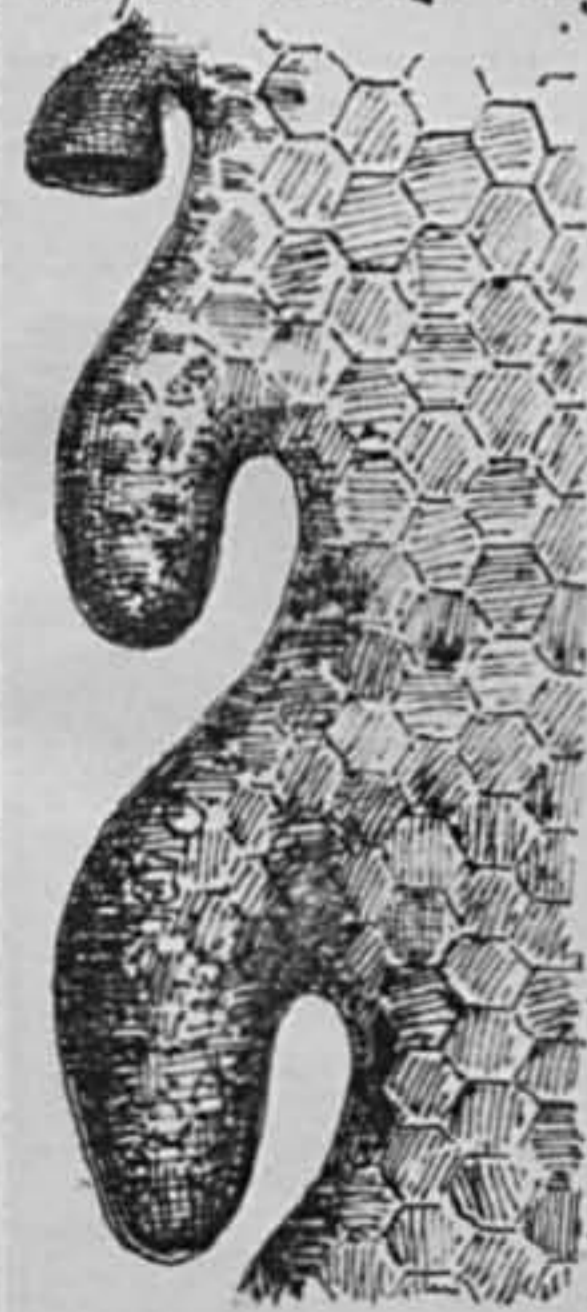
Le rameau de Sapin.

Organe
du Club jurassien

Mes observations sur les abeilles — I. Les cellules royales artificielles.

Chacun sait qu'au printemps, lorsqu'une ruche veut essaimer, la reine ou mère-abeille, avant de quitter sa demeure, a soin de pondre des œufs destinés à produire de jeunes reines. Lorsque ces œufs sont éclos, et que les larves ont atteint une certaine grosseur, la reine sort de sa ruche, entraînant avec elle la plus grande partie des abeilles. Cette reine et ces abeilles, qui quittent leur demeure, pour aller fonder au loin une nouvelle colonie, constituent un essaim. Pendant quelques instants, la ruche d'où l'essaim est sorti, semble déserte, mais peu à peu les abeilles, qui butinaient dans la campagne lors du départ de l'essaim, rentrent dans la ruche, et se groupent autour des cellules contenant les vers royaux. Dès qu'une des jeunes reines a subi sa dernière transformation, elle sort de sa cellule, va droit aux autres cellules royales, qui contiennent ses sœurs, mortelles rivales, et les perce de son aiguillon. Aussitôt, les abeilles enlèvent les cadavres de ces dernières, détruisent les cellules royales, et la jeune reine après avoir été fécondée dans les airs par un mâle ou faux-bourdon, vit paisiblement dans sa ruche. Dès que les abeilles s'aperçoivent qu'elle commence à pondre, elles se précipitent sur les mâles désormais inutiles, et en font un affreux carnage.

Voilà ce qui se passe chaque printemps dans presque toutes les ruches; mais il arrive des cas où une reine, venant à périr par un accident quelconque, laisse sa ruche entièrement dépourvue d'œufs ou de larves royales; cette ruche périrait infailliblement au bout de peu de temps, si la nature n'avait pas donné aux abeilles le moyen de remédier à la perte de leur mère chérie. — Ainsi, lorsque la reine d'une ruche vient à manquer, et qu'il n'y a aucune larve royale naturelle propre à la remplacer, les abeilles procèdent à la création de larves royales artificielles. — D'abord dans une grande agitation, elles se tranquillisent au bout de quelques heures, et se groupent en masse sur divers points de leurs rayons. Si l'on écarte avec précaution les abeilles d'un de ces groupes, on les verra occupées à agrandir la cellule d'un ver d'ouvrière, au détriment de trois autres cellules contiguës à celle où il est placé; elles en sacrifient sans pitié les vers qu'elles peuvent contenir. Puis, elles s'empressent de mettre à portée de la larve qu'elles ont destinée à la royauté une nourriture abondante. C'est une bouillie blanchâtre et transparente, que l'on peut aussi voir dans les cellules royales naturelles. Il est à présumer que cette nourriture royale influe tout autant sur la jeune larve d'ouvrière que l'agrandissement subit de sa cellule. Les abeilles élèvent autour d'elle une cloison cylindrique; sa cellule devient donc un vrai tube, qui se trouve, ainsi que les autres cellules du gâteau, placé horizontalement. Mais une pareille cellule ne peut convenir longtemps à une larve royale. Elle doit avoir une position verticale, comme les cellules royales naturelles, qui pendent en forme de gland le long des bords des rayons. A cet effet, dès que le ver a achevé son 3^{me} jour, les abeilles rongent quelques-unes des cellules situées au-dessous du tube cylindrique, en sacrifient les vers, et se servent de la cire qu'elles viennent de ronger, pour construire un nouveau tube, qu'elles soudent à angle droit sur le premier, et qu'elles dirigent en bas. Ce tube est de forme pyramidale, et son diamètre diminue insensiblement depuis sa base, qui est assez évasée, jusqu'à sa pointe. Elles y font descendre le ver et placent sa nourriture près de sa bouche; celui-ci tourne sans cesse pour saisir la bouillie déposée devant sa tête. Le 5^{me} jour, il arrive enfin près de l'orifice de sa cellule; il est parvenu à sa grosseur et va se transformer en nymphe. Les abeilles ferment alors complètement la cellule de leur future reine.



En général, ces cellules royales artificielles sont placées au milieu des rayons et entourées de cellules d'ouvrières, tandis que, comme nous venons de le dire, les cellules naturelles sont en-

(1) Il arrive parfois, dans certaines ruches, que les abeilles empêchent la jeune reine d'exécuter ses cruels projets; elles surveillent les autres cellules royales, et la jeune reine irritée de ces obstacles, et craignant probablement un combat mortel avec ses sœurs qui vont éclore, s'échappe de la ruche avec une certaine quantité d'abeilles. C'est alors le 2^e essaim. Il y en a rarement un troisième.

en dehors des rayons, suspendues gracieusement sur leurs bords. Il y a un fait très curieux à remarquer à l'égard des cellules artificielles et qui prouve la puissance de la bouillie royale. Les abeilles, en transportant cette substance dans les cellules ou sont les larves destinées à la royauté, en laissent parfois tomber quelques parcelles dans les cellules voisines, contenant de simples vers d'ouvrières; ceux-ci ne peuvent assurément par ce seul fait devenir des reines, car leur logement est trop étroit et s'oppose à l'accroissement complet de leurs ovaires, mais c'en est assez pour rendre fécondes les jeunes abeilles nées de ces vers, et par la suite, si elles ne sont pas tuées par la reine, elles pondront des oeufs de mâles. Je me réserve de présenter plus tard au Club jurassien quelques observations sur les ouvrières fécondes.

Il est indispensable à tout apiculteur de connaître la propriété remarquable qu'ont ces laborieux insectes de créer une reine avec un ver d'ouvrière. Le point si curieux de leur histoire ne doit pas être ignoré non plus du naturaliste, car il fournit un vaste champ à ses observations. — Je citerai maintenant quelques faits, que j'ai pu recueillir, sur les cellules royales artificielles, et sur les soins que les abeilles leur donnent :

Le 26 Avril était un jour magnifique. J'en profitai pour faire un essaim artificiel : je pris dans ma ruche la plus populeuse quelques milliers d'abeilles et je les enfermai dans une ruche à cadres en bois (ruche Huber), renfermant deux rayons contenant des vers de mâles et d'ouvrières. Je mis cette ruche à la place de celle que je venais de décimer, et je transportai celle-ci à l'autre bout du rucher. Les vers d'ouvrières contenus dans mes deux rayons étaient pour la plupart âgés de 1 à 2 jours; car je savais que les abeilles ne peuvent plus créer de reines dès que les vers d'ouvrières ont dépassé leur 3^m jour. A cet âge, la nourriture et la petitesse de la cellule ont déjà trop influé sur la larve d'ouvrière.

30 Avril. — J'ai visité aujourd'hui les rayons de mon essaim artificiel. Ils étaient soudés solidement avec de la cire aux cadres et aux chevilles. (J'avais simplement fixé mes deux rayons dans le plan des cadres par de petites chevilles de bois). J'ai enlevé ces dernières. Un des rayons a été agrandi, et j'ai trouvé quatre cellules royales artificielles commencées, mais ne contenant rien. Les abeilles ont probablement mal exécuté leurs travaux, et la jeune larve sera tombée pendant l'opération. Pendant les abeilles de l'essaim sont très actives. Elles rapportent du pollen et du miel. Le 4 mai, il ne devra plus y avoir de larves dans la ruche, même en supposant qu'il y avait des oeufs fraîchement pondus dans les rayons donnés aux abeilles le 26 Avril.

[à suivre]

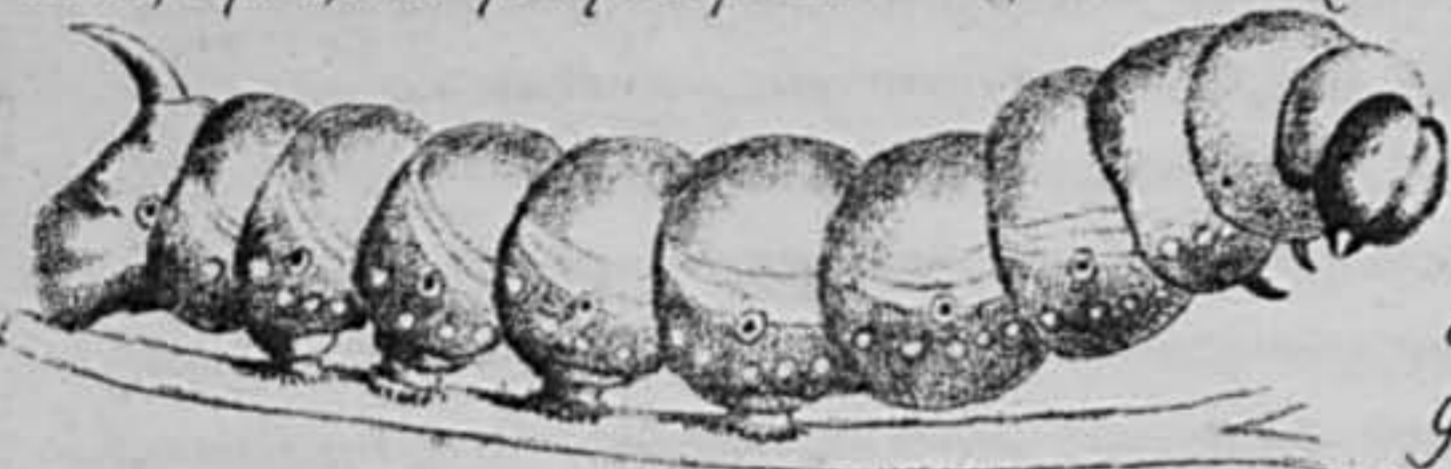
George Guillaume fils.

L'élève des Chenilles.

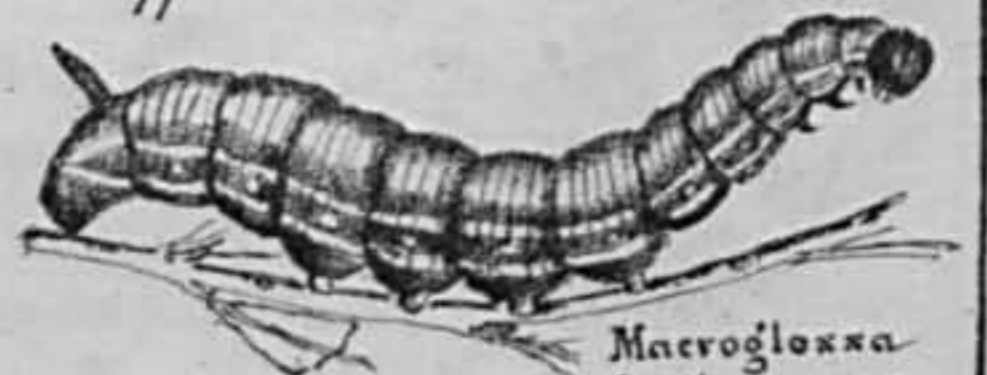
Les papillons nocturnes ne pouvant être pris qu'en petit nombre avec le filet, et les autres moyens proposés réussissant plus ou moins bien, et exigeant des soins, des dérangements et de la patience, il vaut mieux avoir recours à l'élève des chenilles, laquelle, avec quelques précautions, réussit assez bien et procure toujours des échantillons de première fraîcheur.

L'observation m'a appris que des boîtes en bois léger, couvertes en dessus d'un tissu clair, et s'ouvrant de côté à un pouce du haut et deux pouces du fond, avec la porte formée d'un cadre également tendu de tissu clair, la caisse ayant environ 9 pouces de haut, sur 6 de prof. et 10 de larg., étaient les plus commodes et celles où les chenilles réussissaient le mieux. Les planches, dont elles sont formées, ne doivent pas être rabotées en dedans, pour que l'animal puisse monter le long des parois de sa prison; le fond sera recouvert de 15 à 18 lignes de terre bien choisie, ne contenant que le moins possible d'oeufs ou de larves d'insectes; il faut l'entremêler d'un peu de sable et la couvrir de 5 à 6 lignes de sciure de bois blanc et léger; les chenilles se servant, suivant les espèces, de terre, de sable ou de sciure pour former la coque extérieure de leur chrysalide, elles doivent toujours trouver ce qui leur convient. — La quantité de sciure indiquée plus haut est bien un peu plus que suffisante, mais il arrive, lorsque l'on a affaire à des chenilles très voraces, qui rendent par conséquent beaucoup d'excréments, que l'on est obligé de nettoyer les caisses assez souvent; ce qui ne peut se faire sans enlever une certaine quantité de sciure; de sorte qu'en automne il n'en reste que la quantité strictement suffisante.

Au fond et au milieu de la caisse, on place une bouteille à gros goulot, d'environ 1/2 pouce de diamètre, sur 2/4 de haut; la meilleure manière de la placer, afin de pouvoir l'enlever pour en changer l'eau, est de percer une planche d'environ deux pouces d'épaisseur, d'un trou de la grandeur de la bouteille et



Sphinx ligustri.



Macroglotta Stellatarum.

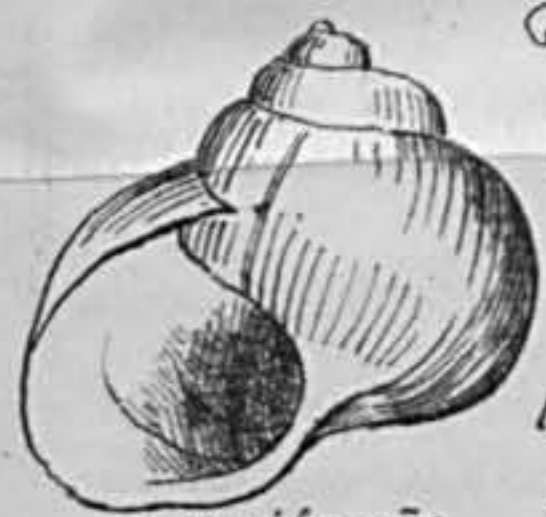
et de ne laisser autour du trou que l'épaisseur voulue pour pouvoir fixer la planche au fond de la caisse ayant d'y mettre la terre; ainsi la terre ne pourra pénétrer dans la place réservée à la bouteille, et celle-ci ne se trouvera pas assez dégagée de terre, pour que les chenilles ne puissent atteindre à leur nourriture. — Il faut changer l'eau et les feuilles tous les jours, ou au moins tous les deux jours; en changeant les feuilles il faut avoir soin d'en garnir le col de la bouteille, dans le cas où il ne serait pas rempli par les tiges, afin que les chenilles ne tombent pas dans l'eau; et d'abaisser une ou deux branches de la bouteille à terre, pour faciliter aux chenilles l'accès de leur nourriture.

Il arrive assez souvent que l'on ne connaît pas la plante dont une chenille se nourrit; si vous l'avez recueillie vous-même, des observations attentives sur le lieu où vous l'avez trouvée, la position dans laquelle elle était, sa ressemblance avec d'autres que vous connaissez déjà, peuvent être fort utiles. Il arrive parfois aussi que l'on se trouve en possession d'une chenille sans rien avoir pour se guider; il faut alors la mettre dans une boîte contenant différentes plantes, sans oublier l'ortie et le framboisier, dans nos montagnes, et, dans la plaine, y ajouter des feuilles de chêne, un assez grand nombre d'espèces se nourrissant de ces trois différentes plantes et plusieurs s'en contentant à défaut d'autres. Après quelques tâtonnements, il arrive presque toujours que l'on réussit à pourvoir l'animal d'une nourriture qui lui convient; il faut en excepter du moins une espèce de chenille assez commune, très velue, variant du brun-roux au noir, entrecoupée de bandes transverses veloutées, noires ou jaunes, qui pourrait bien être la chenille d'une espèce d'Hépiale se nourrissant de racines; j'avoue que je n'ai jamais pu la voir manger, soit en liberté, quoiqu'elle se promène souvent sur le porte-voixée, dont elle semble humer les gouttelettes déposées à la surface; soit en captivité, où je lui ai présentée toutes les espèces d'herbes que je pouvais découvrir à une assez grande distance du lieu où je les trouvais. Quelques indices me font supposer qu'elle pourrait bien se nourrir de racines de pimprenelle.

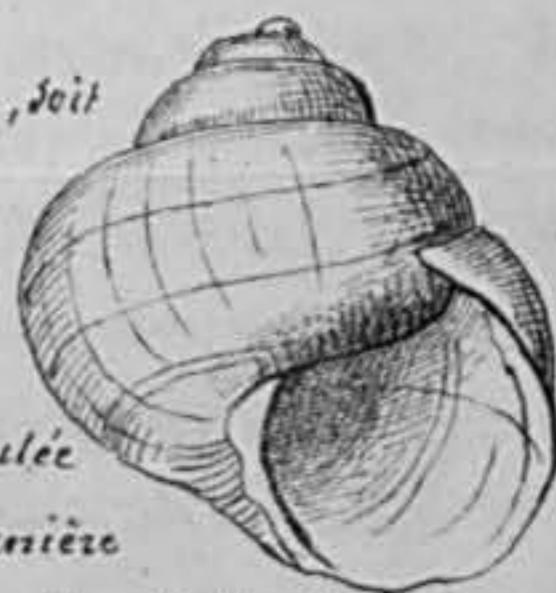
(à suivre)

A. Büttler. (Chaux de fouds)

Monstruosité observée dans la Coquille des Escargots.

Helix vigneronne.
senestre.

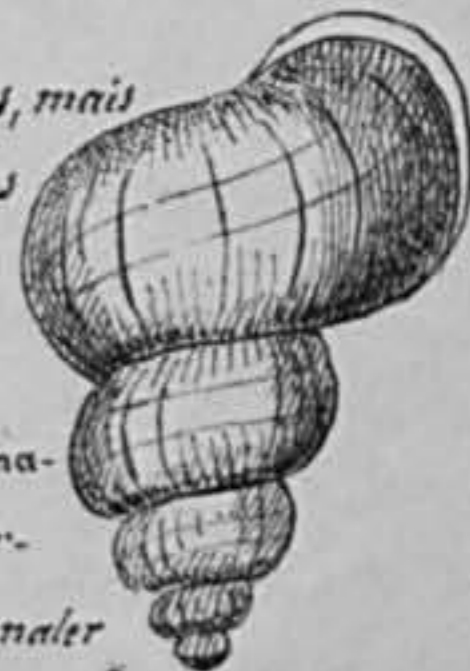
Tout le monde connaît les escargots: tous les enfants les ont observés avec curiosité, soit qu'il rampent paresseusement le long d'un mur, en traînant avec peine leur coquille, soit que s'y renfermant, ils rentrent promptement leurs cornes, si tant est qu'un escargot puisse faire qq chose promptement. Mais ce que tout le monde ne remarque pas, c'est que le sens dans lequel la coquille est enroulée n'est pas toujours le même: En effet, si l'on place devant soi une coquille, de manière à en apercevoir la bouche ou l'ouverture, on voit en général que les tours de spirale

Helix vigneronne.
dextre.

vont de droite à gauche, et on dit alors que la coquille est dextre; mais il arrive parfois que la spirale s'enroule de gauche à droite, on dit alors que la coquille est senestre. Il est clair que si la coquille montre cette particularité, l'animal doit la présenter aussi. Il y a des genres de mollusques terrestres qui sont entièrement dextres, d'autres qui sont toujours senestres, témoin les Clausilies, ces petits mollusques à coquille allongée en fuseau, qu'on trouve en grand nombre le long des murs ou sous la mousse. Il arrive aussi que dans un genre dextre, qqes espèces soient senestres, témoin le genre Maillot (Pupa) et le genre Escargot (Helix); mais le plus souvent, le fait d'avoir la coquille enroulée de gauche à droite constitue une vraie monstruosité.

Helix chagrinée.
(scalaire)

Sous nos escargots grands et petits sont dextres; par ci par là cependant on en trouve de senestres, mais c'est fort rare, aussi les collectionneurs de coquilles les recherchent-ils. — Dans notre pays des faits de cette espèce ont été peu observés, c'est à peine si de loin en loin on a de vagues indications à ce sujet, et nous le recommandons à l'attention de nos lecteurs. On peut voir au Musée deux exemplaires senestres de notre grand Escargot des vignes (Helix pomatia) et j'ai trouvé à Moutiers Grandval, un exemplaire tourné à gauche de l'Escargot des bois (Helix nemoralis). A côté de cette curieuse monstruosité, il faut en signaler une autre encore plus rare, c'est lorsque les tours de spirale, au lieu de s'accoler les uns aux autres, restent séparés, ou du moins s'écartent plus que de coutume, de sorte que la

Helix vigneronne.
(scalaire)

coquille, de sphérique qu'elle était, prend une forme très allongée, et parfois très élégante, c'est la forme scalaire. On peut également voir au Musée un exemplaire de l'Escargot des vignes qui présente

cette monstruosité. — Les anomalies de cette nature n'ont qu'une importance jusqu'ici pour nous qu'un intérêt de curiosité, mais il n'en est pas moins bon de les enregistrer avec soin, car nul ne peut prévoir la portée d'un fait, ni se douter de la lumière qu'il jettera peut-être plus tard sur des questions qui nous paraissent encore très-obscurées : l'étude des monstruosité humaines, animales et végétales, a rendu déjà de grands services à la zoologie et à la botanique.

P.^L Godet. prof.

Recensement des nids d'hirondelles — D'après un 1^{er} recensement fait par les Clubistes de Marin au commencement de l'été, il existait dans les villages de Marin, Espagnier, Thielle, Wavre et Préfargier 490 nids d'hirondelles de cheminée et de martinets, c'est à dire au moins quatre fois plus qu'à la Sagne. Un second recensement fait au commencement du mois d'Octobre, avant l'émigration de ces utiles oiseaux, a constaté que le nombre des nids n'était plus que de 439, et que par conséquent 51 nids avaient été détruits dans le courant de l'été. — La sécheresse prolongée qui a régné dès le 1^{er} Avril a été défavorable à la construction des nids, les routes, toujours sèches, ne présentaient pas ces flaques où les hirondelles viennent chercher la boue et les matériaux de leurs demeures ; on a remarqué que bien des nids se fendillaient et ne tenaient pas. En pareil cas, ne pourrait-on pas recommander de faire quelques flaques artificielles, en versant quelques seaux d'eau dans des endroits convenables, pendant la bâtisse des nids. — De même, une planche disposée au-dessous des nids, ôterait tout prétexte aux personnes qui les détruisent, pour raison de propreté. — Rappelons encore ici que les chats sont les plus cruels ennemis des couvées de tous les petits oiseaux établis près des lieux habités et dont la mission est de débarrasser nos jardins et nos vergers d'une multitude d'insectes malfaisants.

Arnold d'Espagnier.

Nouvelles des Sections. — Neuchâtel. — La section a repris ses travaux interrompus par l'hiver ; les séances du samedi soir réunissent un plus grand nombre de sociétaires ; les courses ont lieu régulièrement et les observations sont publiées, comme l'an passé, dans la Feuille d'avis de Neuchâtel. Plusieurs membres ont choisi, pour l'année, un ou plusieurs sujets spéciaux qu'ils se proposent d'étudier avec soin. D'autres ont résolu d'entreprendre l'acclimatation de plantes ou d'animaux ; ainsi celle du Colin de Californie, du Tétrax à queue fourchue et du Yamamahî (ver à soie du chêne). — La section se propose également de faire des reliefs en plâtre de plusieurs parties du pays. Les reliefs, qui peuvent être coloriés géologiquement, serviront de presse-papiers. — La journée du 1^{er} Mars a été consacrée à fouiller un monticule, près de Vaëris, qui avait l'apparence d'un tumulus. Une tranchée de huit pieds de profondeur n'a mis au jour qu'un sable homogène, qui ne semble pas avoir été amoncelé par la main de l'homme.

Brévine — Cette section, dont les travaux avaient cessé depuis 6 mois, s'est dissoute lors du départ de la majorité de ses membres.

Chaux-de-Fonds. — Constituée le 24 Août dernier, la section de la Chaux-de-Fonds compte actuellement 50 membres. Ses courses, organisées par le Comité, n'ont pas encore donné de résultats bien notables, à cause de la saison avancée ; cependant le musée s'accroît considérablement en collections de tout genre : pétrifications, insectes et surtout oiseaux. Ses observations des phénomènes périodiques de la nature se font avec exactitude et les études entreprises sur diverses branches des sciences naturelles ont eu pour résultat de développer chez les jeunes sociétaires le goût de l'observation et le désir de connaître. — Président : M^r. F^s. Borel prof. — Secrétaire : G. Leuba.

La Côte. — Huit jeunes gens, en majeure partie de Colombier, ont fondé, il y a peu de temps, une section, sous le nom de Section de la Côte. Elle a son siège à Colombier. — Président : M. H. Claudon étud^t.

Boudry. — Le 3 Mars dernier, une quinzaine de personnes de Boudry, Cortaillod, Bôle, Bervais, fondaient une section, dont le Président provisoire est M. Velter.



Comité Central. — Les membres du Club pourront se procurer dès à présent, chez les Caissiers des Sections, les épingles destinées à porter le Ramneau de Saphir, insigne de la Société. — Nous en donnons le dessin.

Grâce au concours généreux et dévoué de M^r. le prof. Sacc, la Société est devenue affiliée de la Société française d'acclimatation, et le Comité a pu fonder une petite bibliothèque, pour l'accroissement de laquelle il fait appel aux membres des sections. M^r. Sacc a donné, dans ce but, une séance publique fort remarquable sur la vie à la surface du globe.

Le Rameau de Sapin

Organe du Club jurassien

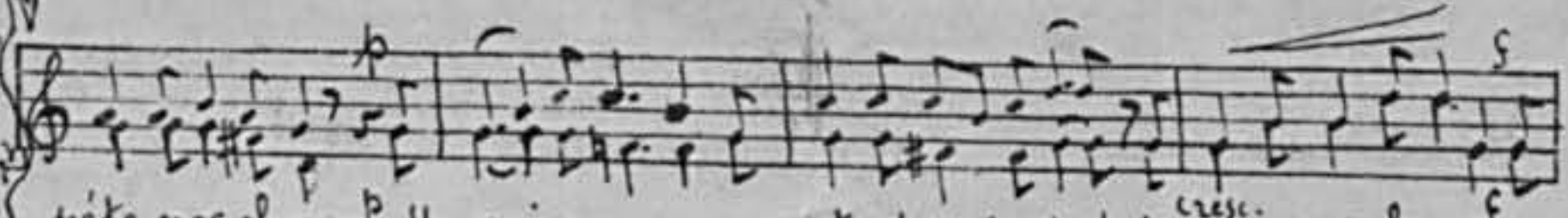
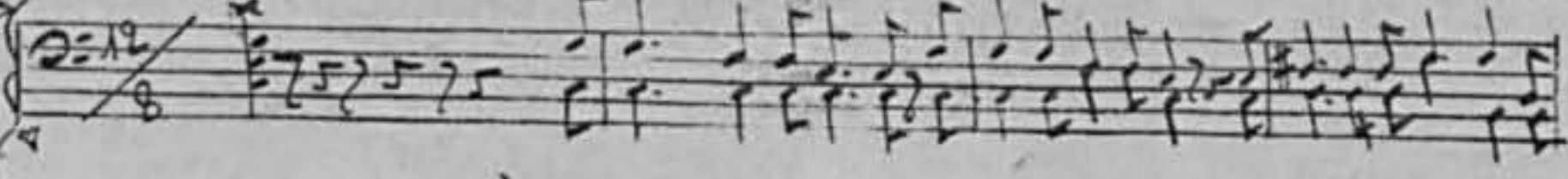
Chant du Club.
arr. n° 4 voix d'hommes.

Paroles de M^{rs} Huguenin
Mél. de V. Andren

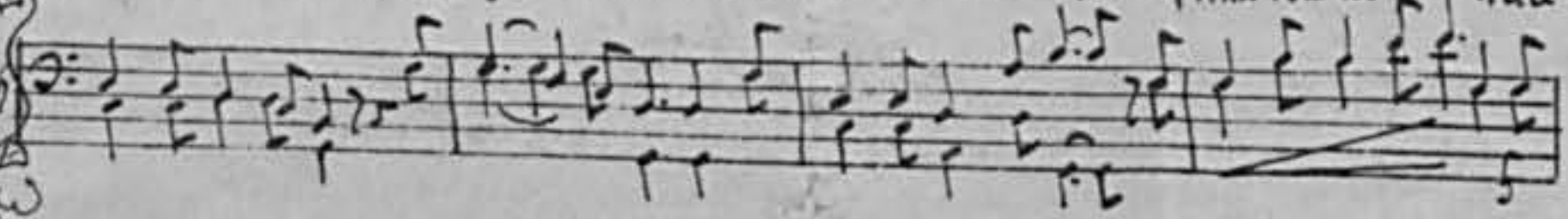
Mouvement de marche



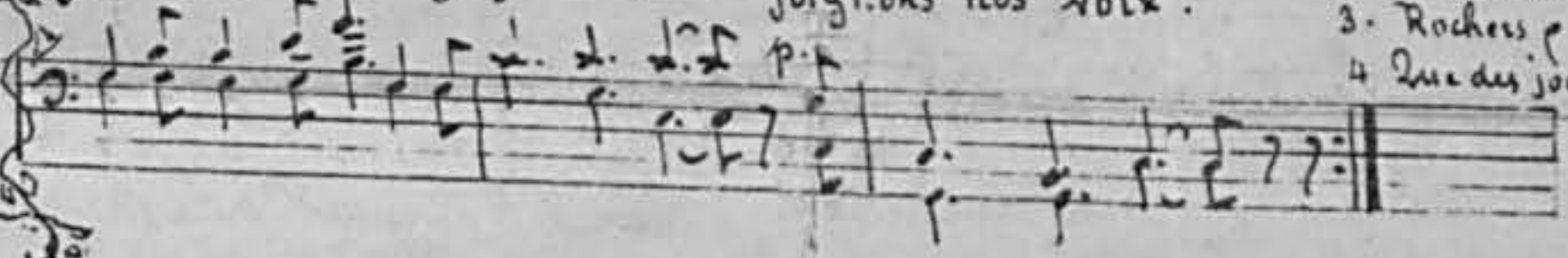
(Trompette) 1. Sortons dès l'aurore Venez et des Vallons que l'écho sonore re-



pète nos chansons Un gai murmure monte du sein des bois, Aux voix de la nature aux



voix de la nature joignons nos voix ! joignons nos voix !



- 2. Cherchons l'été
 - 3. Rochers
 - 4. Que des jours
- } voyez page 4.

Mai
1866



V. Andren

